

Patrick Modiano

Un pedigree



**ATTENTION
CHIEN MÉCHANT**

Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Patrick Modiano

Un pedigree

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2005.*

Extrait de la publication

Je suis né le 30 juillet 1945, à Boulogne-Billancourt, 11 allée Marguerite, d'un juif et d'une Flamande qui s'étaient connus à Paris sous l'Occupation. J'écris juif, en ignorant ce que le mot signifiait vraiment pour mon père et parce qu'il était mentionné, à l'époque, sur les cartes d'identité. Les périodes de haute turbulence provoquent souvent des rencontres hasardeuses, si bien que je ne me suis jamais senti un fils légitime et encore moins un héritier.

Ma mère est née en 1918 à Anvers. Elle a passé son enfance dans un faubourg de cette ville, entre Kiel et Hoboken. Son père était ouvrier puis aide-géomètre. Son grand-père maternel, Louis Bogaerts, docker. Il avait posé pour la statue du docker, faite par Cons-

tantin Meunier et que l'on voit devant l'hôtel de ville d'Anvers. J'ai gardé son *loonboek* de l'année 1913, où il notait tous les navires qu'il déchargeait : le *Michigan*, l'*Élisabethville*, le *Santa Anna*... Il est mort au travail, vers soixante-cinq ans, en faisant une chute.

Adolescente, ma mère est inscrite aux Faucons Rouges. Elle travaille à la Compagnie du gaz. Le soir, elle suit des cours d'art dramatique. En 1938, elle est recrutée par le cinéaste et producteur Jan Vanderheyden pour tourner dans ses « comédies » flamandes. Quatre films de 1938 à 1941. Elle a été girl dans des revues de music-hall à Anvers et à Bruxelles, et parmi les danseuses et les artistes, il y avait beaucoup de réfugiés qui venaient d'Allemagne. À Anvers, elle partage une petite maison sur Horenstraat avec deux amis : un danseur, Joppie Van Allen, et Leon Lemmens, plus ou moins secrétaire et rabatteur d'un riche homosexuel, le baron Jean L., et qui sera tué dans un bombardement à Ostende, en mai 1940. Elle a pour meilleur ami un jeune décorateur, Lon Landau, qu'elle retrouvera à Bruxelles en 1942 portant l'étoile jaune.

Je tente, à défaut d'autres repères, de suivre l'ordre chronologique. En 1940, après l'occu-

pation de la Belgique, elle vit à Bruxelles. Elle est fiancée avec un nommé Georges Niels qui dirige à vingt ans un hôtel, le Canterbury. Le restaurant de cet hôtel est en partie réquisitionné par les officiers de la Propaganda-Staffel. Ma mère habite le Canterbury et y rencontre des gens divers. Je ne sais rien de tous ces gens. Elle travaille à la radio dans les émissions flamandes. Elle est engagée au théâtre de Gand. Elle participe, en juin 1941, à une tournée dans les ports de l'Atlantique et de la Manche pour jouer devant les travailleurs flamands de l'organisation Todt et, plus au nord, à Hazebrouck, devant les aviateurs allemands.

C'était une jolie fille au cœur sec. Son fiancé lui avait offert un chow-chow mais elle ne s'occupait pas de lui et le confiait à différentes personnes, comme elle le fera plus tard avec moi. Le chow-chow s'était suicidé en se jetant par la fenêtre. Ce chien figure sur deux ou trois photos et je dois avouer qu'il me touche infiniment et que je me sens très proche de lui.

Les parents de Georges Niels, de riches hôteliers bruxellois, ne veulent pas qu'elle épouse leur fils. Elle décide de quitter la Belgique. Les Allemands ont l'intention de

l'expédier dans une école de cinéma à Berlin mais un jeune officier de la Propaganda-Staffel qu'elle a connu à l'hôtel Canterbury la tire de ce mauvais pas en l'envoyant à Paris, à la maison de production Continental, dirigée par Alfred Greven.

Elle arrive à Paris en juin 1942. Greven lui fait passer un bout d'essai aux studios de Billancourt mais ce n'est pas concluant. Elle travaille au service du « doublage » à la Continental, écrivant les sous-titres néerlandais pour les films français produits par cette compagnie. Elle est l'amie d'Aurel Bischoff, l'un des adjoints de Greven.

À Paris, elle habite une chambre, 15 quai de Conti, dans l'appartement que louent un antiquaire de Bruxelles et son ami Jean de B. que j'imagine adolescent, avec une mère et des sœurs dans un château au fond du Poitou, écrivant en secret des lettres ferventes à Cocteau. Par l'entremise de Jean de B., ma mère rencontre un jeune Allemand, Klaus Valentiner, planqué dans un service administratif. Il habite un atelier du quai Voltaire et lit, à ses heures de loisir, les derniers romans d'Evelyn Waugh. Il sera envoyé sur le front russe où il mourra.

D'autres visiteurs de l'appartement du quai de Conti : un jeune Russe, Georges d'Ismaïloff, qui était tuberculeux mais sortait toujours sans manteau dans les hivers glacés de l'Occupation. Un Grec, Christos Bellos. Il avait manqué le dernier paquebot en partance pour l'Amérique où il devait rejoindre un ami. Une fille du même âge, Geneviève Vaudoyer. D'eux, il ne reste que les noms. La première famille française et bourgeoise chez laquelle ma mère sera invitée : la famille de Geneviève Vaudoyer et de son père Jean-Louis Vaudoyer. Geneviève Vaudoyer présente à ma mère Arletty qui habite quai de Conti dans la maison voisine du 15. Arletty prend ma mère sous sa protection.

Que l'on me pardonne tous ces noms et d'autres qui suivront. Je suis un chien qui fait semblant d'avoir un pedigree. Ma mère et mon père ne se rattachent à aucun milieu bien défini. Si ballottés, si incertains que je dois bien m'efforcer de trouver quelques empreintes et quelques balises dans ce sable mouvant comme on s'efforce de remplir avec des lettres à moitié effacées une fiche d'état civil ou un questionnaire administratif.

Mon père est né en 1912 à Paris, square

Pétrelle, à la lisière du IX^e et du X^e arrondissement. Son père à lui était originaire de Salonique et appartenait à une famille juive de Toscane établie dans l'Empire ottoman. Cousins à Londres, à Alexandrie, à Milan, à Budapest. Quatre cousins de mon père, Carlo, Grazia, Giacomo et sa femme Mary, seront assassinés par les SS en Italie, à Arona, sur le lac Majeur, en septembre 1943. Mon grand-père a quitté Salonique dans son enfance, pour Alexandrie. Mais au bout de quelques années, il est parti au Venezuela. Je crois qu'il avait rompu avec ses origines et sa famille. Il s'est intéressé au commerce des perles dans l'île Margarita puis il a dirigé un bazar à Caracas. Après le Venezuela, il s'est fixé à Paris, en 1903. Il tenait un magasin d'antiquités au 5 de la rue de Châteaudun où il vendait des objets d'art de Chine et du Japon. Il avait un passeport espagnol et, jusqu'à sa mort, il sera inscrit au consulat d'Espagne de Paris alors que ses aïeux étaient sous la protection des consulats de France, d'Angleterre, puis d'Autriche, en qualité de « sujets toscans ». J'ai gardé plusieurs de ses passeports dont l'un lui avait été délivré par le consulat d'Espagne à Alexandrie. Et un certificat,

dressé à Caracas en 1894, attestant qu'il était membre de la Société protectrice des animaux. Ma grand-mère est née dans le Pas-de-Calais. Son père à elle habitait en 1916 un faubourg de Nottingham. Mais elle prendra, après son mariage, la nationalité espagnole.

Mon père a perdu le sien à l'âge de quatre ans. Enfance dans le X^e arrondissement, cité d'Hauteville. Collège Chaptal où il était interne, même le samedi et le dimanche, me disait-il. Et il entendait du dortoir les musiques de la fête foraine, sur le terre-plein du boulevard des Batignolles. Il ne passe pas son bac. Dans son adolescence et sa jeunesse, il est livré à lui-même. Dès seize ans, il fréquente avec ses amis l'hôtel Bohy-Lafayette, les bars du faubourg Montmartre, le Cadet, le Luna Park. Son prénom est Alberto, mais on l'appelle Aldo. À dix-huit ans, il se livre au trafic d'essence, franchissant en fraude les octrois de Paris. À dix-neuf ans, il demande avec une telle force de persuasion à un directeur de la banque Saint-Phalle de le soutenir pour des opérations « financières » que celui-ci lui accorde sa confiance. Mais l'affaire tourne mal, car mon père est mineur et la justice s'en mêle. À vingt-quatre ans, il loue

une chambre 33 avenue Montaigne et, d'après certains documents que j'ai conservés, il se rend souvent à Londres pour participer à l'élaboration d'une société Bravisco Ltd. Sa mère meurt en 1937 dans une pension de famille de la rue Roquépine où il avait logé quelque temps avec son frère Ralph. Puis il avait occupé une chambre à l'hôtel Terminus, près de la gare Saint-Lazare, qu'il avait quittée sans payer la note. Juste avant la guerre, il a pris en gérance une boutique de bas et parfums, 71 boulevard Malesherbes. À cette époque, il aurait habité rue Frédéric-Bastiat (VIII^e).

Et la guerre vient alors qu'il n'a pas la moindre assise et qu'il vit déjà d'expédients. En 1940, il faisait adresser son courrier à l'hôtel Victor-Emmanuel III, 24 rue de Ponthieu. Dans une lettre de 1940 à son frère Ralph, expédiée d'Angoulême où il a été mobilisé dans un régiment d'artillerie, il mentionne un lustre qu'ils ont engagé au monde-piété. Dans une autre lettre, il demande qu'on lui envoie à Angoulême le *Courrier des pétroles*. Il s'est occupé en 1937-1939 d'« affaires » de pétroles avec un certain Enriquez : Société Royalieu, pétroles roumains.

La débâcle de juin 1940 le surprend dans la caserne d'Angoulême. Il n'est pas entraîné avec la masse des prisonniers, les Allemands n'arrivant à Angoulême qu'après la signature de l'armistice. Il se réfugie aux Sables-d'Olonne où il reste jusqu'en septembre. Il y retrouve son ami Henri Lagroua et deux amies à eux, une certaine Suzanne et Gysèle Hollerich qui est danseuse au Tabarin.

De retour à Paris, il ne se fait pas recenser comme juif. Il habite avec son frère Ralph, chez l'amie de celui-ci, une Mauricienne qui a un passeport anglais. L'appartement est au 5 rue des Saussaies, à côté de la Gestapo. La Mauricienne est obligée de se présenter chaque semaine au commissariat, à cause de son passeport anglais. Elle sera internée plusieurs mois à Besançon et à Vittel comme « Anglaise ». Mon père a une amie, Hela H., une juive allemande qui a été, à Berlin, la fiancée de Billy Wilder. Ils se font rafler un soir de février 1942, dans un restaurant de la rue de Marignan, lors d'un contrôle d'identité, contrôles très fréquents, ce mois-là, à cause de l'ordonnance qui vient d'être promulguée et qui interdit aux juifs de se trou-

ver dans la rue et les lieux publics après huit heures du soir. Mon père et son amie n'ont aucun papier sur eux. Ils sont embarqués dans un panier à salade par des inspecteurs qui les conduisent pour « vérification », rue Greffulhe, devant un certain commissaire Schweblin. Mon père doit décliner son identité. Il est séparé de son amie par les policiers et réussit à s'échapper au moment où on allait le transférer au Dépôt, profitant d'une minuterie éteinte. Hela H. sera libérée du Dépôt, le lendemain, sans doute à la suite d'une intervention d'un ami de mon père. Qui ? Je me le suis souvent demandé. Après sa fuite, mon père se cache sous l'escalier d'un immeuble de la rue des Mathurins, en essayant de ne pas attirer l'attention du concierge. Il y passe la nuit à cause du couvre-feu. Le matin, il rentre, 5 rue des Saussaies. Puis il se réfugie avec la Mauricienne et son frère Ralph dans un hôtel, l'Alcyon de Breteuil dont la patronne est la mère d'un de leurs amis. Plus tard, il habite avec Hela H. dans un meublé square Villaret-de-Joyeuse et Aux Marronniers, rue de Chazelles.

Les personnes que j'ai identifiées parmi toutes celles qu'il fréquentait en ce temps-là,

sont Henri Lagroua, Sacha Gordine, Freddie McEvoy, un Australien champion de bobsleigh et coureur automobile avec lequel il partagera, juste après la guerre, un « bureau » sur les Champs-Élysées dont je n'ai pu découvrir la raison sociale ; un certain Jean Koporindé (189 rue de la Pompe), Geza Pellmont, Toddie Werner (qui se faisait appeler « Mme Sahuque ») et son amie Hessien (Liselotte), Kissa Kouprine, une Russe, fille de l'écrivain Kouprine. Elle avait tourné dans quelques films et joué dans une pièce de Roger Vitrac, *Les Demoiselles du large*. Flory Francken, dite Nardus, que mon père appelait « Flo » était la fille d'un peintre hollandais et elle avait passé son enfance et son adolescence en Tunisie. Puis elle était venue à Paris et elle fréquentait Montparnasse. En 1938, elle avait été impliquée dans un fait divers qui lui valut de comparaître en correctionnelle et, en 1940, elle avait épousé l'acteur japonais Sessue Hayakawa. Pendant l'Occupation, elle était liée avec celle qui avait été l'héroïne de *L'Atalante*, Dita Parlo, et son amant le docteur Fuchs, l'un des dirigeants du service « Otto », le plus important

des bureaux d'achats au marché noir, 6 rue Adolphe-Yvon (XVI^e).

Tel était à peu près le monde où évoluait mon père. Demi-monde ? Haute pègre ? Avant qu'elle ne se perde dans la nuit froide de l'oubli, je citerai une autre Russe qui fut son amie à cette époque, Galina, dite « Gay » Orloff. Elle avait, très jeune, émigré aux États-Unis. À vingt ans, elle dansait dans une revue en Floride et elle y avait rencontré un petit homme brun très sentimental et très courtois dont elle était devenue la maîtresse : un certain Lucky Luciano. De retour à Paris, elle avait été mannequin et s'était mariée pour obtenir la nationalité française. Elle vivait, au début de l'Occupation, avec un Chilien, Pedro Eyzaguirre, « secrétaire de légation », puis seule à l'hôtel Chateaubriand, rue du Cirque, où mon père allait souvent la voir. Elle m'avait offert quelques mois après ma naissance un ours en peluche que j'ai longtemps gardé comme un talisman et le seul souvenir qui me serait resté d'une mère disparue. Elle s'est suicidée le 12 février 1948, à trente-quatre ans. Elle est enterrée à Sainte-Geneviève-des-Bois.

À mesure que je dresse cette nomencla-

ture et que je fais l'appel dans une caserne vide, j'ai la tête qui tourne et le souffle de plus en plus court. Drôles de gens. Drôle d'époque entre chien et loup. Et mes parents se rencontrent à cette époque-là, parmi ces gens qui leur ressemblent. Deux papillons égarés et inconscients au milieu d'une ville sans regard. *Die Stadt ohne Blick*. Mais je n'y peux rien, c'est le terreau — ou le fumier — d'où je suis issu. Les bribes que j'ai rassemblées de leur vie, je les tiens pour la plupart de ma mère. Beaucoup de détails lui ont échappé concernant mon père, le monde trouble de la clandestinité et du marché noir où il évoluait par la force des choses. Elle a ignoré presque tout. Et il a emporté ses secrets avec lui.

Ils font connaissance, un soir d'octobre 1942, chez Toddie Werner, dite « Mme Sahuque », 28 rue Scheffer, XVI^e arrondissement. Mon père utilise une carte d'identité au nom de son ami Henri Lagroua. Dans mon enfance, à la porte vitrée du concierge, le nom « Henri Lagroua » était resté depuis l'Occupation sur la liste des locataires du 15 quai de Conti, en face de « quatrième étage ». J'avais demandé au concierge qui

était cet « Henri Lagroua ». Il m'avait répondu : ton père. Cette double identité m'avait frappé. Bien plus tard j'ai su qu'il avait utilisé pendant cette période d'autres noms qui évoquaient son visage dans le souvenir de certaines personnes quelque temps encore après la guerre. Mais les noms finissent par se détacher des pauvres mortels qui les portaient et ils scintillent dans notre imagination comme des étoiles lointaines. Ma mère présente mon père à Jean de B. et à ses amis. Ils lui trouvent un « air bizarre de Sud-Américain » et conseillent gentiment à ma mère de « se méfier ». Elle le répète à mon père, qui, en blaguant, lui dit que la prochaine fois il aura l'air encore « plus bizarre » et qu'« il leur fera encore plus peur ».

Il n'est pas sud-américain mais, sans existence légale, il vit du marché noir. Ma mère venait le chercher dans l'une de ces officines auxquelles on accède par de nombreux ascenseurs le long des arcades du Lido. Il s'y trouvait toujours en compagnie de plusieurs personnes dont j'ignore les noms. Il est surtout en contact avec un « bureau d'achats », 53 avenue Hoche, où opèrent deux frères arméniens qu'il a connus avant la guerre : Alexandre et

Ivan S. Il leur livre, parmi d'autres marchandises, des camions entiers de roulements à billes périmés qui proviennent de vieux stocks de la société SKF, et resteront, en tas, inutilisables, à rouiller dans les docks de Saint-Ouen. Au hasard de mes recherches, je suis tombé sur les noms de quelques individus qui travaillaient au 53 avenue Hoche : le baron Wolff, Dante Vannuchi, le docteur Patt, « Alberto », en me demandant s'il ne s'agissait pas, tout simplement, de pseudonymes dont usait mon père. C'est dans ce bureau d'achats de l'avenue Hoche qu'il rencontre un André Gabison, dont il parle souvent à ma mère et qui est le patron de l'endroit. J'ai eu entre les mains une liste d'agents des services spéciaux allemands qui datait de 1945 et où figurait une note au sujet de cet homme : Gabison (André). Nationalité italienne, né en 1907. Commerçant. Passeport 13755 délivré à Paris le 18/11/42 le désignant comme un homme d'affaires tunisien. Depuis 1940, associé de Richir (bureau d'achats 53 avenue Hoche). En 1942 se trouvait à St Sébastien correspondant de Richir. En avril 1944, travaillait sous les ordres d'un certain Rados du SD, voyageant fréquemment entre Hendaye et Paris.

En août 1944 est signalé comme faisant partie de la sixième section du SD de Madrid sous les ordres de Martin Maywald. Adresse : calle Jorge Juan 17 à Madrid (téléphone : 50.222).

Les autres relations de mon père sous l'Occupation, du moins celles que je lui connais : un banquier italien, Georges Giorgini-Schiff et son amie Simone qui se mariera plus tard avec le propriétaire du Moulin-Rouge, Pierre Foucret. Giorgini-Schiff avait ses bureaux 4 rue de Penthièvre. Mon père lui a acheté un très gros diamant rose, la « croix du Sud » qu'il tentera de revendre après la guerre, quand il n'aura plus un sou. Giorgini-Schiff sera arrêté par les Allemands en septembre 1943, à la suite de l'armistice italien. Pendant l'Occupation, il avait présenté à mes parents un docteur Carl Gerstner, conseiller économique à l'ambassade d'Allemagne, dont l'amie, Sybil, était juive et qui deviendra, paraît-il, un personnage « important » à Berlin-Est après la guerre. Annet Badel : ancien avocat, directeur du théâtre du Vieux-Colombier en 1944. Mon père a fait du marché noir avec lui et avec son gendre, Georges Vikar. Badel avait envoyé à ma mère un exemplaire de *Huis clos* de Sartre qu'il allait monter en mai 1944

16081



Un pedigree

Patrick Modiano

Cette édition électronique du livre

Un pedigree de Patrick Modiano

a été réalisée le 28 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070321025).

Code Sodis : N38746 - ISBN : 9782072376276.

Numéro d'édition : 16081.